900 AVRIL — II ✢ NUMÉRO SPECIAL : L'AIGLON N° 32

LE THÉATRE

TION RÉDACTION, PUBLICITÉ :
24, Boulevard des Capucines.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT :
PARIS : 1 an . . . . . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . . . 44 fr.
ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . . . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE :
Librairie du FIGARO, 26, rue Drouot.



Cliché Boyer.

Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT. — *L'AIGLON* (ACTE VI)

La Mort du duc de Reichstadt



LE THÉATRE

N° 32 L'AIGLON Avril 1900 (II)



Cliché P. Nadar. *Typogravure Goupil, Paris.*

Madame Sarah Bernhardt

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

L'Aiglon

Drame en six actes en vers, de M. EDMOND ROSTAND

LA PIÈCE, PAR HENRY FOUQUIER



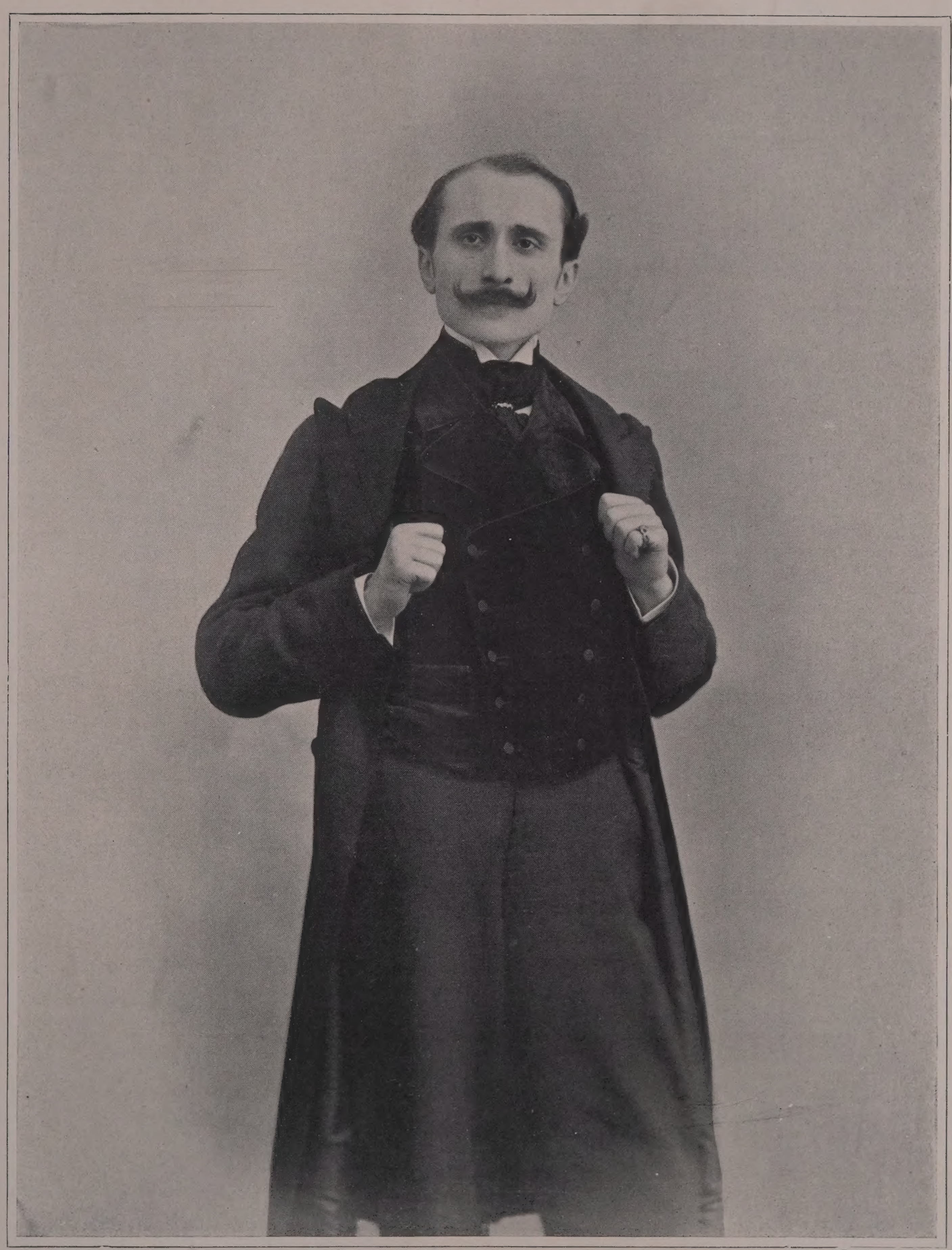
A soirée du quinze mars marquera, avec *l'Aiglon*, une date dans l'histoire de notre théâtre. Elle a été un triomphe pour le poète, M. E. Rostand, et pour son interprète, Madame Sarah Bernhardt. Vingt rappels n'avaient pas épuisé l'enthousiasme du public, qui a voulu voir l'auteur sur la scène. On se serait cru revenu aux grands jours d'*Hernani !*

C'est qu'en effet, *l'Aiglon* apporte au théâtre une note nouvelle. Certainement, on peut dire, d'une façon générale, que c'est un drame romantique. Mais, ni en sa conception, ni en sa forme, il ne ressemble exactement à un autre drame romantique, pas même à *Cyrano de Bergerac*. L'œuvre est composite, ce qui la fait très variée et ce qui permet d'affirmer que le prodigieux succès des premières représentations se continuera pendant un temps très long. Car chacun, selon la tournure de son esprit, pourra y trouver son plaisir. Ceux qui mettent au-dessus de tout la beauté du spectacle et le mouvement des tableaux seront amplement satisfaits par des décors et des costumes superbes, à la fois pittoresques et rigoureusement exacts. C'est — nos lecteurs pourront s'en convaincre par les images que nous en donnons — toute une suite de décors magnifiques, animés par une mise en scène vivante. Les spectateurs d'esprit réfléchi s'arrêteront à l'étude émouvante de l'âme du duc de Reichstadt, hanté du souvenir de la gloire paternelle, et cependant hésitant devant l'action, se craignant inférieur aux tâches qu'elle lui impose, s'épouvantant de sa faiblesse d'enfant à côté de la grandeur paternelle, si bien qu'on a pu dire avec raison qu'on retrouvait en lui la psychologie d'un Hamlet français.

D'autres se plairont à l'exposition d'une époque et d'un épisode historiques, très près de nous et qui, cependant, restent voilés par quelque mystère. Ils admireront les portraits historiques de l'empereur Franz, qui ne fut pas sans bonté ni sans grandeur en sa vieillesse attristée, de la légère et inconséquente Marie-Louise, du prince de Metternich, politique habile, dont la haine pour la France et la Révolution alla jusqu'au génie. L'amour n'est pas absent de l'œuvre. Il se présente même à nous sous les formes les plus diverses : presque inavoué, avec l'archiduchesse d'Autriche ; gracieux et naïf, avec la danseuse Fanny Essler ; romanesque et aventureux, avec la comtesse Camerata, une amazone ; mélancolique enfin et timide, avec Thérèse, la lectrice, celle qu'on appelait la « Petite Source » pour le doux murmure de sa voix et qui est comme l'Ophélie de l'Hamlet que nous avons dit. Les spectateurs pourront se plaire encore au drame d'aventure qui se déroule autour du personnage populaire du grenadier Flambard, qui, d'une ressemblance très lointaine, mais certaine, rappelle certains héros si amusants et si pittoresques de Dumas. Enfin, d'autres seront surtout pris et émus par cette admirable trouée que l'épopée, d'une forme ingénieuse et nouvelle, fait sur la scène dans le tableau du champ de bataille de Wagram. La profonde originalité du génie dramatique du poète, c'est d'avoir mêlé, sans heurts, tous ces éléments d'intérêt dans une seule œuvre, où chacun d'eux s'épanouit en une forme captivante, tantôt lyrique, tantôt tragique ou familière, spirituelle, ou encore d'imagination et de sensibilité exquises, page d'histoire, strophe de poème, rêve et fantaisie de féerie. Quant à ce qu'on a pu voir de politique dans *l'Aiglon*, je ne m'y arrête pas. La politique n'entre pas, elle qui rapetisse tout, dans le domaine de la légende et de l'art.

J'aimerais presque ne pas avoir à raconter *l'Aiglon*. Admirer étant mon plaisir, j'aimerais à dire toutes les raisons de mon admiration. Mais il est nécessaire que chacun puisse suivre l'action qu'illustrent nos gravures. Donc, nous sommes à Schœnbrünn, au lendemain de la révolution de 1830. Le fils de Napoléon, titré duc de Reichstadt, archiduc et colonel autrichien, vient d'être majeur. Il vit dans un état de demi-servitude, de servitude morale surtout. Metternich, à qui l'Angleterre, ayant pris l'aigle, a confié l'aiglon, lui laisse tout ignorer de l'histoire que Napoléon avait faite. Néanmoins, cet enfant prisonnier troublait l'Europe, comme il occupait la Cour de Vienne. Les femmes avaient des sourires pour ce fils de César. Sa tante, l'archiduchesse, le chérissait d'une amitié qui était le mensonge de son amour. Et lui, instruit à moitié par elle, par Fanny Essler, sa maîtresse, par son ami Prokesch, songeait à la France où l'on pensait à lui. Il est, en effet, historiquement exact que des tentatives furent faites pour l'enlever et changer le cours de l'histoire.

C'est une de ces tentatives qui nous est racontée. L'âme de la conspiration est la comtesse Camerata. Cousine du duc de Reichstadt, à qui elle ressemblait, hardie, virile, la comtesse Camerata s'introduit à Schœnbrünn, sous le déguisement d'une Parisienne « marchande de frivolités », comme on disait alors. C'était le sûr moyen d'être bien accueillie par Marie-Louise qui, de la France, regrettait surtout les modistes. La comtesse est accompagnée d'un tailleur qui va offrir ses bons offices au duc de Reichstadt. Ce tailleur n'est autre qu'un carbonaro français, romantique et Jeune-France, qui s'est fait conspirateur par byronisme, ennui et dilettantisme littéraire. La note est juste, évoquant le souvenir d'une partie de la jeunesse de 1830, et la scène est plaisante où le prétendu tailleur offre sa marchandise avec le bagout d'un commis voyageur d'autrefois. Ce n'est pas sans raison, d'ailleurs, que le tailleur vante ses habits : car — se faisant connaître, ainsi que la comtesse Camerata, — il apprend au duc que, dans un des habits qu'il veut lui vendre, se trouve la liste de ses adhérents notables. Néanmoins, le prince hésite. Il veut, cependant, faire savoir au « tailleur » et à la « modiste » qu'il est le digne fils de l'Empereur et que, s'il ajourne ses espérances, il ne les abandonne pas. Pour cela, il les fait assis-



Cliché Boyer.

Typogravure Goupil, Paris.

M. EDMOND ROSTAND

ter à la leçon d'histoire qu'il va prendre de ses professeurs. Ceux-ci sont deux pauvres bons pédants, stylés par Metternich et qui, racontant au duc les traités de paix conclus par Napoléon, oublient de parler des victoires qui les ont précédés. Le duc, si surveillé qu'il soit, en sait assez long là-dessus. Il a caché des livres sous le baldaquin de son lit : il dort sous ce « dôme d'histoire » et ses nuits sont agitées par les rêves de gloire qui en descendent. Aussi, quand ses professeurs lui disent, sans plus, la paix conclue avec l'Autriche, le duc complète la leçon et leur raconte, en un magnifique langage, Austerlitz et Wagram. Fort effarés, les maîtres vont chercher Marie-Louise pour gronder son fils. Mais c'est lui qui, dans une scène délicieuse, non sans tendresse encore, reproche doucement à Marie-Louise son oubli de la gloire que Napoléon mit sur sa couronne d'impératrice et l'envoie, mélancoliquement, au bal, où l'appelle la valse, seule musique qui ait jamais fait battre son cœur frivole.

Le second acte débute par une jolie scène de comédie. Le duc, rentrant à l'improviste de la parade, trouve le Préfet de police en train de fouiller ses papiers et de faire la leçon aux valets, qui sont des espions à ses gages. Rien de plus amusant que la confusion du fonctionnaire, cinglé de méprisantes épigrammes. Ce fâcheux disparu, le duc prend une leçon avec son ami Prokesch. Sur le rôle que joua Prokesch auprès du duc de Reichstadt, l'histoire reste un peu incertaine. Celui qu'on lui donne ici est le plus beau, celui d'un véritable ami. Officier, Prokesch donne au duc des leçons de tactique. Dans une grande boîte, sont enfermés des soldats en bois, que les deux amis font manœuvrer ensemble. Quand Prokesch est parti, s'est absenté pendant quelques jours, ces petits soldats étaient des soldats autrichiens. Et voici qu'en les tirant de la boîte, le duc, émerveillé, trouve des soldats français ! Sans savoir d'où vient le miracle, le duc range ses soldats, son imagination évoquant le souvenir des victoires paternelles. Et, tandis que son esprit s'y exalte, survient Metternich. Il va de soi que Metternich est furieux de l'aventure, qu'il ne comprend pas. Il appelle ses laquais et fait enlever les soldats. Que le duc ait des soldats, soit. Mais, colonel autrichien, il ne saurait commander, même en manière de jeu, qu'à des uniformes blancs. Sur quoi le duc déclare qu'il renoncera désormais à sa distraction favorite...



Cliché Boyer. L'ARCHIDUCHESSE (Mlle Chr. Préval)

Ici, coup de théâtre. Parmi les valets-espions qui entourent le duc, s'en trouve un, espion farouche, qu'on appelle « le Piémontais ». C'est, en effet, la police piémontaise qui l'a fourni à la police de Metternich. Et voilà que ce grand diable à la moustache grise s'approche du prince et lui dit à l'oreille de ne pas se chagriner et qu'il repeindra les nouveaux soldats... C'est que ce faux Piémontais, complice de la conspiration de la comtesse Camerata, n'est autre qu'un ex-sergent de la Garde, le Parisien Flambeau, dit Flambard. Aussi, il fait une belle grimace en ouvrant la porte à un visiteur, imposé au duc par Metternich. Ce visiteur, c'est le maréchal Marmont, venu à la cour de Vienne.

Le duc, plusieurs fois déjà, a reçu Marmont. C'est un traître. Mais il lui parle de Napoléon. Cette fois-ci encore, le duc l'interroge sur l'Empereur. Mais le Maréchal n'a plus rien à dire. Le prince, alors, entrant dans une de ces colères corses qui font partie de son héritage, le traite de la belle façon. Étonné, Marmont,

veut s'excuser. Il invoque la lassitude de la guerre, accablant les généraux. Et voilà qu'en écoutant ce langage, piteuse excuse de la trahison, Flambard, qui est resté là, intervient. « Et nous, dit-il, les humbles, les soldats, qui n'avions à gagner ni dotations, ni royaumes ? Fûmes-nous las ? Fûmes-nous traîtres ? » Devant cette fidélité, Marmont se trouble. Il a retrouvé, dans la colère du duc de Reichstadt, son père tout entier, en ces heures où l'on ne lui résistait pas. S'il a trahi le père, il se fera pardonner en servant le fils. Pourquoi pas ? Flambard est une façon de philosophe et de politique. Pourquoi Marmont ne serait-il pas un Fouché ou un Talleyrand en uniforme ?

Le duc de Reichstadt, cette fois, s'est laissé convaincre. Flambard, lui, a appris combien son souvenir était vivant en France. Il est populaire, il est à la mode. Son image est sur les foulards, qu'il lui montre, sur les pipes, qu'il lui fait voir. Forme naïve, mais certaine, de la popularité. Si donc, en venant la nuit prendre son service de garde, Flambard voit quelque chose d'inusité sur la table du prince, il pourra prévenir la comtesse Camerata et les conjurés et leur donner rendez-vous, pour partir, dans un lieu désigné du champ de bataille de Wagram, près de Schœnbrünn.

Il faut attendre jusque-là ; car, avant de partir, le duc a juré à l'Archiduchesse, qui a pénétré ses projets, qu'il tenterait une démarche auprès de l'Empereur son grand-père, qui ne fut pas loin, un instant, de vouloir aider à une restauration du duc de Reichstadt. Tout justement, l'empereur Franz est à Schœnbrünn. Il reçoit les pétitions de ses sujets. Et, comme il vient d'ordonner qu'on rapatrie un paysan du Tyrol, le duc lui demande, lui aussi, d'être rapatrié aux bords de la Seine où il est né. Et la scène est charmante, où le duc, enveloppant des souvenirs de sa petite enfance le vieillard qui — dit-on — l'aima beaucoup, lui arrache le consentement à son entreprise. Metternich, qui arrive à la fin de l'entretien, voit avec dépit prendre corps un projet qui risque de mettre le feu à l'Europe. Mais, trop fin politique pour rompre en visière à la volonté de son maître, il feint de se rallier à son idée. Seulement, à une telle entreprise, il faut mettre des conditions. La première, c'est que le drapeau tricolore, dont le duc a, la veille, salué les couleurs arborées pour la première fois à la cocarde de l'attaché militaire français, sera remplacé par le drapeau blanc. Le duc s'emporte. Il ne réclamera pas son héritage pour renier son père, de qui il le tient. Ce n'est pas le fils de Marie-Louise qui doit régner en France : c'est aussi le fils de Napoléon. La querelle s'envenime en une scène magistrale. Le duc se passera de son grand-père. Il donnera le signal aux conjurés.

Le signal c'est un des chapeaux de bataille de Napoléon, que le duc possède en secret, et qu'il pose sur un coin de sa table de travail. La nuit est venue. L'ombre se fait. Le duc est rentré dans sa chambre. Or, Metternich, qui a la clef de l'appartement, est venu parler au duc. Il faut frapper un grand coup et faire abandonner au jeune prince toute idée d'aventure et de rébellion. Entré dans le cabinet — Napoléon l'y avait reçu jadis pour lui dicter ses volontés de vainqueur — Metternich voit le chapeau de l'Empereur, posé, comme il avait coutume de l'y laisser, sur le coin de sa table. A la vue de cette relique évocatrice du souvenir de son ennemi et du vainqueur de



Cliché Boyer.

LORD COWLEY (M. Krauss) — MARIE-LOUISE (Mlle Maria Legault) — BOMBELLES (M. J. Volnys)

ACTE Ier

son pays. Metternich, qui fut, en somme, un grand patriote, se sent enflammé de colère. Cependant, dans la nuit, sa colère se mêle d'une sorte de vague terreur... Il évoque le Schœnbrünn ou Napoléon séjourna. Vraiment, dit-il, il me semble que je revois encore le grenadier qui montait la garde à sa porte! Et, se retournant, voilà que, dans un rayon de lune, il aperçoit à la porte du duc de Reichstadt un grenadier en grand uniforme, qui monte la faction. C'est Flambard... Le vieux soldat a l'héroïsme jovial. (Ici, c'est le point de contact avec les héros romantiques de Dumas.) Ça l'amuse, y risquât-il sa vie, de revêtir son vieil uniforme pour garder le Roi de Rome. Et, quand Metternich, halluciné, appelle, Flambard disparaît, ravi d'avoir mystifié et terrifié le grand politique.

Mais Metternich prend une revanche terrible. A son appel, le duc est sorti de sa chambre. Et Metternich, aussitôt, l'apostrophe. Il le prend, le mène, son flambeau à la main, devant la glace d'une psyché. Qu'il se regarde! Est-il vraiment, pour conquérir des royaumes, le fils du César? Qu'il regarde sa lèvre autrichienne et la pâleur de sa race! Qu'il se voie ce qu'il est : un enfant faible, incapable d'effort. Et le duc, accablé, en cette scène de terreur shakespearienne, tombe évanoui auprès de la glace qu'il a brisée avec horreur.

L'acte suivant, d'un heureux contraste, est d'une mise en scène brillante et gaie. Il se passe au bal travesti. Sans danger, cette fois, Flambard, en grenadier, vient prendre les ordres pour le départ. La comtesse Camerata, masquée, a pris le costume du duc et elle dépiste les gens de police. Le prince peut quitter le bal sans être suivi. Mais, à ce bal, il a retrouvé Thérèse, la « Petite Source ». Il sait qu'elle l'aime et, dans une précédente scène, exquise, déchirant le cœur de la jeune fille — et le sien peut-être — comme il déchire les lettres d'amour des belles dames de Vienne — il a feint de ne pas voir cet amour. Pourtant, ici, il donne rendez-vous à Thérèse pour la nuit même. Il n'ira pas. Mais il se sentira plus fort, en partant, de cette preuve de tendresse sincère qu'une femme lui aura donnée. Et, sur cet adieu à l'amour, le duc part pour le champ de bataille de Wagram, où les conjurés l'attendent.

Il y arrive, avec Flambard. Et, tout d'abord, une mauvaise nouvelle l'accueille. Thérèse a un frère qui hait le duc. Il a surpris le secret du rendez-vous. Il ira et frappera le prince. Que va-t-il arriver de la comtesse qui porte son costume? Le duc veut courir à sa défense, mais la comtesse apparaît. Elle a, en amazone qu'elle est, tué le frère de Thérèse, qui se jetait sur elle le sabre haut. Mais les conjurés ont été trahis. Il faut partir sur l'heure... Et, au moment où le duc lève son épée pour donner le signal, la police surgit. On laisse fuir les conjurés. Il y aurait trop de scandale à les arrêter. On n'arrête que Flambard, mais on ne l'aura pas vivant. Le vieux soldat se frappe. Et le duc reste seul avec lui. Alors, dans l'hallucination de l'agonie, Flambard reconnaît ce champ de bataille où il s'est battu. Il croit être tombé dans la victoire. Il évoque la lutte héroïque... Et quand il est mort, des voix s'élèvent. Ce sont les blessés qui crient leur douleur. Le duc, à demi fou, entend, dans ces cris, comme une malédiction... Il est donc la victime expiatoire de ces douleurs, de ces morts? Mais des sonneries lointaines retentissent. C'est l'armée qui salue l'Empereur vainqueur. La gloire l'emporte sur tout. Hélas! voici le jour qui vient et la réalité avec lui : la sonnerie dernière est celle du régiment du duc, qui vient à la manœuvre. Il s'arrête à la voix de son colonel : et les soldats d'Autriche, sur son ordre, portent les armes devant le grenadier mort.

Après ce tableau, d'une admirable grandeur épique, nous assistons, à Schœnbrünn, à la mort du duc. L'Archiduchesse, la Camerata, Thérèse, qui s'est trahie par ses sanglots tandis que le duc communiait à la chapelle, se penchent sur le mourant et le consolent par l'aveu de leur amour. Pour lui, résigné, il veut qu'on lui lise le cérémonial de son baptême et qu'on l'appelle encore une fois Roi de Rome et fils de Napoléon. Mais, sitôt que sa tête retombe sur son oreiller, Metternich ordonne qu'on revêtisse de son uniforme blanc le duc de Reichstadt, colonel autrichien. Amère revanche des petits soldats de bois...

Ce drame admirable est admirablement joué. Je regrette de ne pas avoir la place voulue pour parler avec détail de l'interprétation. De chacun des artistes de ce bel ensemble, je ne puis dire qu'un mot. On a fait quelques réserves pour M. Guitry (Flambard) qui paraît quelquefois avoir plus de finesse que de panache et de naïveté, dans ce personnage de héros populaire. Il n'en a pas moins composé le rôle avec un grand talent. De même M. Calmettes, de diction mordante et vive, pour celui de Metternich.

Je cite encore M. Magnier, très amusant dans le personnage original du tailleur-conspirateur, M. Luguet (Marmont), MM. Laroche, Chameroy, Schutz, Deneubourg, Ripert. Les femmes sont Mademoiselle Legault, l'évaporée et inconsciente Marie-Louise, Mademoiselle Dufrêne, une Camerata d'allure passionnée et vivante, Mademoiselle Parny, mélancolique et charmante « Petite Source », Mademoiselle Lucy Gérard, aimable Fanny Essler. Mesdames Marie Grandet, Canti, Préval, etc. Mais quels que soient l'importance et le charme de ces rôles, ils s'effacent devant celui du duc de Reichstadt, joué par Madame Sarah Bernhardt : rôle énorme, d'une incroyable variété, qui va de la gaminerie au sublime, et qui a toutes les notes : grâce, mélancolie, désespoir, colère, héroïsme. C'est, aux mains du poète, comme la grande lyre du cœur humain. Et, à la beauté des sentiments, à la beauté des vers qui les expriment, Madame Sarah Bernhardt a ajouté la beauté particulière et qui est sienne, celle d'une géniale interprétation que seule elle pouvait donner.


HENRY FOUQUIER.



Cliché Boyer. PETITE ARCHIDUCHESSE (Petite Marcelle) — L'ARCHIDUCHESSE (Mlle Chr. Préval) — UN PETIT ARCHIDUC (Hélène Petit)
ACTE Ier



Cliché Boyer.

Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

L'AIGLON

Marie-Louise (ACTE IV) : Mlle Maria Legault

LA MISE EN SCÈNE, PAR GASTON JOLLIVET

On m'a raconté que le soir de la répétition générale, après l'acte dit « de Wagram », au moment où Madame Sarah Bernhardt, après avoir dit magnifiquement un des plus beaux monologues qui aient vibré sur une scène de théâtre, descendit du tertre d'où elle avait parlé, toutes les personnes massées dans les coulisses se ruèrent vers la grande tragédienne, enthousiastes, levant les bras, l'acclamant. Mais l'actrice entendit à peine « ce murmure d'amour élevé sous ses pas » et, s'adressant à un groupe de figurants qui se dispersait : « Halte-là, dit-elle les hélant. Vous avez trop crié tout à l'heure, nous réglerons cela demain avant la première... Et maintenant, rompez ! »

La comédienne s'effaçait ainsi devant la directrice. Au cours des répétitions il en avait été de même, parait-il, ou, pour être plus exact jamais, même au moment où elle répétait son rôle, Madame Sarah Bernhardt n'oublia la grande partie qu'elle allait jouer devant Paris — et l'on peut dire devant la France et le Monde. Elle pensait judicieusement que pour que *l'Aiglon* remportât tout comme un aigle son Austerlitz théâtral, il fallait que l'ensemble de l'œuvre ne clochât sur aucun point, que l'interprétation, la mise en scène, la figuration, allassent de pair avec cet atout qu'est Sarah Bernhardt.

Je n'ai pas à parler de l'interprétation. Mais, en ce qui touche la mise en scène, pour m'en tenir aux costumes et aux décors, je peux dire que la part de la directrice a été — je le tiens de bonne source — prépondérante. Pas un détail — dans tout ce qui tient à l'habillement des nombreux interprètes, comédiens, comédiennes, figurants — même le plus futile en apparence qui n'ait été l'objet d'une préoccupation. Quelqu'un bien placé pour parler me disait que la moindre chaussure de soldat autrichien avait passé devant l'inspection de Madame Sarah Bernhardt, véritablement, en cela, colonel de son régiment.

Elle-même, bien entendu, a attaché un prix considérable à paraître, sous le meilleur aspect possible, dans le costume et avec la physionomie du duc de Reichstadt.

C'était une énorme partie qu'elle jouait là. D'abord un rôle de travesti, de sexe à sexe, est toujours difficile à faire accepter par le public. L'homme lui-même, qui se déguise en femme, ne fait pas toujours rire. Il lui arrive même de dégoûter le spectateur, soit que son grotesque apparaisse repoussant, soit que jeune, imberbe, frêle, petit, il ressemble par trop à une femme et donne au public cette anxiété dont a parlé Théophile Gautier, parlant des « inquiétantes beautés ». Métamorphosée en homme, la femme de théâtre se trompe si elle croit qu'elle fera toujours dire d'elle aux assistants, hommes ou femmes : « Que voilà donc un joli garçon ! » Je ne parle pas de la tenue masculine contemporaine qui, enlaidissant déjà l'homme, va médiocrement plus encore à la femme. Mais même le costume historique n'avantage pas toujours l'actrice qui le porte. Combien, en cherchant dans mes souvenirs, abstraction faite bien entendu de l'opéra et des ballets, rencontrerai-je d'attrayants travestis masculins ? En reculant bien loin, Déjazet peut-être, dont l'aisance de démarche est restée légendaire ; puis, en des temps plus rapprochés, quelques divas d'opéra-comique et surtout d'opérette, Mademoiselle Pforzer, Irma Marié, dans *la Chanson de Fortunio*. Mademoiselle Granier, dans *le Petit Duc*. Mais voilà tout, ou à peu près. Depuis que les féeries montrent sur la scène des *Princes Charmants* qui sont des femmes, combien de ces princes n'ont pas été charmants



Cliché Boyer. LADY COWLEY (Mlle Solters) — LA COMTESSE (Mlle Marie Royer) — DEMOISELLE D'HONNEUR (Mlle Picquel) — GENTZ (M. Laroche)

ACTE Ier

et à peine princes! Quand je dis « à peine princes », c'est à dessein. Le premier devoir d'un prince est d'incarner la véritable grandeur, celle dont Vauvenargues a dit qu'elle se laisse toucher et manier, qui doit être, par conséquent, à cent lieues de la gaucherie raide.


Boyer. THÉRÈSE (Acte Ier) (Mlle Renée Parny)

Or, la plupart des actrices habillées en hommes sont guindées dans leurs vêtements, empruntées en cet accoutrement d'emprunt.

Pour se mettre, suivant l'expression consacrée, dans la peau du roi de Rome, Madame Sarah Bernhardt avait heureusement une expérience acquise. Ce n'était pas la première fois qu'elle abordait un rôle masculin. Cette première fois, qui fut un triomphe, fut son début au théâtre, le Zanetto du *Passant*, de Coppée. De ce jour-là, elle savait qu'elle pourrait se remontrer sur la scène en homme, pour peu qu'une occasion propice se présentât. *Lorenzaccio* lui fournit, il y a deux ans, cette occasion. Elle y fut de tout point admirable. Mais ce rôle est celui d'un jeune homme fatigué, épuisé par la débauche, ayant, au moins pendant une grande partie de la pièce, des mouvements las et lents. Et, ce qui est difficile pour une femme en homme, c'est d'être, à certains moments, l'incarnation d'un personnage ardent, emporté, aux effusions rapides, l'Aiglon se jetant au cou de l'empereur d'Autriche, se campant sur les genoux de l'aïeul, lui passant le bras autour du cou avec toutes les spontanéités gracieuses de l'adolescence. Allez donc demander à la première actrice venue de jouer un pareil rôle si elle n'a pas, comme Madame Sarah Bernhardt, non seulement, grands dieux! pioché sa diction, mais réglé, pour ainsi dire, chacun de ses gestes, chacun de ses pas, et surtout si elle n'est pas habituée à porter le costume de l'homme au point qu'il semble faire corps avec elle, se mouler sur elle comme l'uniforme sur l'officier, le cilice sur une sainte!

Sans doute Madame Sarah Bernhardt était bien servie par la nature pour jouer le duc de Reichstadt. Elle a beau n'être plus la diaphane comédienne dont se sont tant gaudies autrefois les gazettes et les revues de fin d'année, la nature ne l'a pas dotée de ces épanouissements qui rendent un travesti masculin ridicule pour les femmes plantureuses qui le remplissent. On peut dire qu'en pareille matière, des hanches trop accusées, qu'elles sont de véritables coupables. La sveltesse gardée par Madame Sarah Bernhardt était donc le premier élément indispensable de succès pour sa transformation en homme; mais, en actrice qui, selon l'expression familière, la connait dans les coins, Madame Sarah Bernhardt ne s'est pas fiée plus qu'il ne le fallait à l'élément de succès que lui donnait sa minceur. Elle a voulu prendre l'habitude dont je viens de parler, qui lui permit de jouer son rôle d'homme en homme, inconsciemment, et sans se souvenir qu'elle eût jamais porté corset et jupes. A cet effet, elle a eu le courage, que n'ont pas suffisamment les femmes destinées à jouer en travesti, de porter ses uniformes longtemps avant la représentation de manière à s'y faire et, comme on dit d'un soulier, à le faire. Bien lui en a pris. Un des étonnements de la salle est de penser que le duc de Reichstadt appartient au même sexe que sa mère Marie-Louise et que sa gentille maîtresse d'histoire Fanny Essler. Tous les mouvements qu'il accomplit sont ceux d'un jeune homme. L'actrice n'a pas l'air de se douter qu'elle porte un costume de guerrier. Les vieux Parisiens déclarent dans tous les salons et tous les cercles n'avoir jamais vu une


Cliché Boyer. LA COMTESSE (Mlle Marie Royer)

pareille transformation aussi merveilleusement accomplie.

Le souci des détails utiles si adroitement manifesté pour les costumes n'est pas moins apparent pour les décors de *l'Aiglon* et aussi pour tous les accessoires, pour tout le matériel de l'œuvre.

Cette préoccupation de reproduire fidèlement sur la toile les lieux où passa l'ombre mélancolique du roi de Rome, a conduit à Vienne Madame Sarah Bernhardt en compagnie de son auteur. Avant elle, j'avais fait ce voyage et l'ayant fait, je n'aurais pas compris qu'elle se le fût épargné, car tous les palais d'Autriche, à commencer par Schœnbrünn, sont remplis encore du souvenir laissé par le roi de Rome. Est-ce l'appât du « trinkgeld » ou simplement le désir de se faire bien venir d'un visiteur reconnu Français à son accent, mais, le jour où je fis la visite du château, le cicérone prononça plus d'une fois le nom du duc de Reichstadt devant un compatriote, compagnon de voyage, et devant moi, dans les salles où précisément se passe *l'Aiglon*, notamment le fameux Salon des laques. La mémoire du « Fils de l'Homme » se retrouve à chaque instant devant la Gloriette et les Ruines romaines, au tournant des allées droites du parc. Mais, à défaut de ce fantôme mystérieux, les personnages contemporains que peut croiser le touriste à l'heure actuelle, évoquent non moins pleinement le souvenir des temps où vécut et mourut le duc de Reichstadt. Car, en ce pays de tradition qu'est l'Autriche, les uniformes portés par les officiers, par les serviteurs du palais ont la même ornementation et à peu près la même coupe que du temps de l'empereur François. Il m'a été donné d'être reçu par un chambellan en uniforme, et, n'était le col actuel qui n'a plus la hauteur à la mode de 1830, j'ai pu constater que ce costume ne diffère en rien de celui porté par Metternich au troisième acte de *l'Aiglon*.

L'auteur a eu sa part d'avisé rabatteur dans cette admirable



Cliché Boyer. METTERNICH (M. André Calmettes)



Cliché Boyer. MARIE-LOUISE (Mlle Maria Legault)

chasse aux documents. Il avait emporté un appareil photographique qui lui a livré des vues fidèles du parc de Schœnbrünn, entre autres un aspect de ces ruines romaines dont j'ai parlé plus haut.

C'est à Vienne aussi que furent trouvés de nombreux souvenirs historiques de tout genre qui ont servi à « mettre sur ses pieds » *l'Aiglon*. Il s'est formé ainsi peu a peu, depuis les recherches nécessitées pour le drame de M. Rostand, un vrai musée du duc de Reichstadt. Flambeau, dit Flambard, peut revenir sur terre, lui qui, au deuxième acte, apportant au prince les échantillons des emblèmes napoléoniens proscrits par la Restauration, lui conseille plaisamment en lui montrant son portrait brodé sur un mouchoir, de s'essuyer le front « avec le roi de Rome ». Rien qu'avec les bibelots rapportés de Vienne l'ancien grenadier de la Garde impériale n'aurait pas beaucoup d'heures de loisir à sa disposition s'il se faisait nommer conservateur de la collection Sarah Bernhardt.

Mais ce furetage intelligent de bibelots historiques ne s'en est pas tenu à Vienne. L'Europe entière a été mise à contribution par une directrice de théâtre préoccupée de vérité, soucieuse de placer les hommes et les choses dans leur vrai cadre. Madame Sarah Bernhardt et M. Rostand ont pu s'inspirer un peu partout des renseignements fournis par la peinture et l'estampe. Ils ont connu le fameux portrait de Lawrence où l'on voit le duc à seize ans, vêtu d'un manteau à collet, un autre appartenant à l'Impératrice Eugénie au château d'Arenenberg, où le roi de Rome apparaît un peu moins adolescent, un troisième montrant le fils de l'Empereur à cheval, en uniforme de colonel de l'armée autrichienne, et enfin la gravure d'après le tableau d'Ender qui représente sur son lit de mort l'enfant du Destin.

Pour certaines reliques à trouver, l'effort a été considérable, quelquefois vain. D'autres ont été découvertes tout de suite. Il y a même eu de doubles emplois. Le berceau de Rome tel qu'il se montre sur la scène est la fidèle reproduction de celui que possède la ville de Paris, mais si l'Hôtel de Ville ne l'avait pas prêté pour le copier, le théâtre Sarah Bernhardt aurait pu facilement

obtenir la même faveur du Musée de Vienne, qui possède aussi, lui, un berceau du duc, très artistique également, et que nous verrons du reste bientôt, car l'Autriche le prête gracieusement à la France pour son exposition.

* * *

Cela dit, entrons dans le détail.

Premier acte. — Un salon de ce qu'on peut appeler le Kursaal de Baden. Ce Baden n'a de commun que le nom avec le Bade de Musset, le parc anglais bâti sur la montagne et où passe « le monde enchanté de la saison des bains, qui s'en va sans poser les pieds sur les chemins ». Le Baden de *l'Aiglon* est une petite station balnéaire très voisine de Vienne et d'aspect simple, patriarcal, comme du reste toutes les eaux allemandes qui n'ont pu donner asile autrefois à la roulette et au trente-et-quarante.

Le salon est meublé dans le genre en faveur au lendemain de 1830. L'acajou y domine, avec le col de cygne classique. Au premier plan, la grande psyché où Marie-Louise va se mirer tout à l'heure, quand elle essayera les écharpes multicolores et les chapeaux empanachés que la fausse marchande à la toilette, Napoléone Camerata, apportera de Paris.

Baigneuses et demoiselles d'honneur de Marie-Louise occupent de leur mieux le temps dans le salon du Kursaal de Baden. Les unes regardent, à travers la porte vitrée, la jolie silhouette des arbres de l'avenue. Les autres se groupent autour d'un clavecin. Marie-Louise accompagne au piano cet essaim joyeux et babillard. Elle est en toilette de linon blanc aux volants de broderie anglaise ; manches à gigot. La veuve du grand Empereur porte la coiffure Empire. Les demoiselles d'honneur sont toutes habillées de la même façon, avec également les manches à gigot,



Clichés Boyer. COMTESSE CAMERATA (Acte II) (Mlle Blanche Dufrêne)



PROKESCH (M. Deneubourg).

le corsage garni d'une berthe, les souliers à cothurne. Elles ont les cheveux très relevés sur le sommet de la tête, avec un petit chignon frisé. Les autres baigneuses ont une tenue moins uniforme. Toutes exhibent des chapeaux enrubannés d'un très agréable « voyant ». Des hommes se mêlent à ces groupes gracieux, et tous sont considérables. Le prince de Metternich porte le pantalon gris de fer et une longue redingote.

Mais le duc de Reichstadt paraît. Il descend de cheval. Le fils de l'Empereur porte la redingote noire à petit collet, assez ajustée. Culotte également noire, retombant sur des bottes molles. Le gilet est en velours noir, sur lequel se détache un jabot de dentelle blanche. Dans la main droite, une cravache. Les cheveux coupés courts. Une grande mèche par devant, formant toupet.

Partout de jolis détails de mise en scène, d'ingénieux groupements d'hommes et de femmes. Mais la palme du pittoresque est pour la marchande à la toilette et le tailleur, arrivant de Paris. Quel amusant déballage de nouveautés datant du temps où l'on allait « chez Herbault faire un peu de toilette » et où Staub fut le tailleur des « lions » ! Quel assortiment amusant de gilets abracadabrants et de capes romantiques ! Deux jolis points de vue également, ceux-là pour les lorgnettes féminines, à la fin de l'acte. L'un, c'est Marie-Louise qui paraît dans la toilette avec laquelle elle ira tout à l'heure au bal, une robe en satin blanc brodé d'or, recouverte d'une grande sortie doublée d'hermine. L'autre, c'est Fanny Essler, avec sa ravissante robe de danseuse en mousseline de soie rose pailletée d'or.

Deuxième acte.— Le Salon des laques à Schœnbrünn, dont on avait fait le salon particulier du duc de Reichstadt et que reproduit fidèlement le pinceau du décorateur, avec ses panneaux en laque japonaise, de larges portes vitrées s'ouvrant sur un balcon qui donne sur le parc, et dans le fond, la Gloriette, le monument à arcades surmonté de l'aigle impériale d'Autriche, qui dresse dans le ciel sa grande silhouette. Le Salon des laques est garni de meubles de style Louis XIV ou Louis XV, que l'on retrouve

dans tous les palais impériaux et royaux du centre de l'Europe. On dirait que le théâtre Sarah-Bernhardt a dévalisé ces demeures augustes, car la copie des fauteuils et des canapés est le calque même des originaux. Seule note familière dans ce milieu officiellement guindé, l'équipement d'un grenadier de la garde impériale de France s'éparpille sur une console.

Dans ce « chez lui », le duc de Reichstadt apparaît en uniforme d'archiduc, tout blanc, blanc comme une hostie, dira-t-il amèrement plus tard. Il porte la culotte, le petit habit à la française, la large écharpe d'or passée deux fois autour de la taille et venant se nouer de côté par deux glands également en or.

Mais le côté vraiment amusant de la mise en scène de l'acte, c'est encore un déballage parisien également opéré par Flambeau dit Flambard, le grenadier caché sous la livrée de laquais de la Cour d'Autriche. C'est l'assortiment complet de tous les objets populaires et séditieux rappelant le duc de Reichstadt et ornés de son portrait. A côté de la pipe, de la boîte à tabac et des mouchoirs, c'est l'assiette, le verre, qui feront dire tout à l'heure à Flambard : « Monseigneur est servi. » Avec quel soin religieux n'a-t-on pas colligé ces diverses reliques qui, elles, ne viennent pas de Vienne, mais ont été demandées à des amis fidèles du premier Empire et prêtées gracieusement. Inutile de dire que la direction a bien fait les choses pour reconnaître la bonne grâce des prêteurs. A un aimable sénateur qui avait mis à sa disposition l'authentique cocarde du petit chapeau, elle a envoyé une excellente place à la répétition générale. Au prix que demandaient les marchands de billets, c'était s'acquitter royalement.



Cliché Boyer. ACTE II LE DUC DE REICHSTADT (Mme Sarah Bernhardt) Décor de M. Jambon.

Très artistiquement réglée, à la fin du deuxième acte, l'entrée des paysans. On a eu le bon esprit de ne pas abuser d'une prétendue couleur locale en nous exhibant des villageois d'opéra-comique. Tous les costumes sont vraiment du temps ; donc, sauf deux ou trois hongrois, tous sobres, à l'égal de celui du duc qui, lui, a une sorte de vêtement de berger, avec le capuchon levé sur la tête, car il veut se dissimuler, aux yeux de l'Empereur son grand-père, jusqu'au moment où il lui demandera, cette fois, le vêtement retiré et le visage découvert, comme les autres postulants réclamant justice, qu'on lui rende son champ, ce champ qui est la France.

Troisième acte. — Même décor que le second, mais à une autre heure, ce qui le transforme de la plus saisissante façon. Au début, la nuit est venue. L'obscurité s'est étendue sur la scène. Soudain la lune se lève, et ses rayons passant par-dessus le balcon pénètrent dans le salon et en éclairent complètement tout le côté droit. C'est dans cette traînée de lumière que se détache Flambard comme une ombre chinoise dans tout le flamboiement de son uniforme battant neuf, car le vieux soldat a voulu se mettre sur son trente et un pour s'amuser de Metternich. Flambard avec son bonnet à poil, son fusil croisé sur sa poitrine, forme tableau. C'est vraiment le « grenadier épique » chanté par Victor Hugo.

Non moins « vrai » l'Empereur d'Autriche dans sa scène avec son petit-fils. Le souverain porte la grande redingote bleu de ciel, ayant l'air d'une lévite, déboutonnée.

Quatrième acte. — La fête masquée organisée par Metternich dans les ruines romaines du parc de Schœnbrünn. C'est proprement un éblouissement des yeux que ce tableau. Rarement l'art scénique aura pu atteindre une pareille hauteur artistique. Le premier ministre a voulu que les invités profitassent des splendeurs d'une nuit napolitaine. Il a fait servir le souper en plein air.

Des tables ont été dressées autour d'orangers qui portent au lieu de fruits des globes lumineux, lesquels s'éclairent tout à coup. Et alors, sous cette lumière éclatante, c'est le va-et-vient de tous les costumes, de tous les travestissements, de tous les oripeaux, les polichinelles, les arlequins, les bouffons portant des têtes d'animaux, mêlés aux gracieuses amoureuses du duc, celle-là en Hollandaise offrant du chocolat au bien-aimé, celle-ci en Petite Source avec le peplum de mousseline de soie vert d'eau orné de roseaux et de guirlandes de nénuphar ou autres fleurs aquatiques. On revoit aussi avec plaisir Fanny Essler, cette fois en pompadour avec une robe de satin vert pâle semée de croisillons et roses pompon.

De Marie-Louise on n'aperçoit que le vêtement en satin blanc sur le banc où elle caquète — déjà — avec Bombelles.

Quant à Metternich il apparaît très décoratif dans cette fête donnée par lui. Si sa dignité lui a interdit le déguisement, son costume tranche suffisamment sur les habits noirs, du reste assez rares. Il a le pantalon de casimir blanc, le grand habit en drap bleu boutonné, de larges broderies d'or étincelantes, courant tout le long de la poitrine. Il a jeté sur ses épaules un domino de satin noir.

Napoléone Camerata et son cousin le duc de Reichstadt ont le même domino marron, ce qui leur permet un échange de déguisement au cours de la fête.

Cinquième acte. — C'est Wagram. Une plaine bosselée ayant l'air d'un cimetière, justifiant le cri qui va s'échapper des lèvres du pauvre enfant martyr de la Destinée : « Je suis expiatoire!...» Pendant que le duc évoque douloureusement l'épopée, le jour se lève lentement. Cette évocation mystérieuse, ce grand rêve de carnage et de mort où a collaboré Georges Clairin, le fidèle ami de Madame Sarah Bernhardt, eût-il été possible que nos lecteurs en prissent idée par la photographie, puisque tout y est psychologie ? Alors, avec cette facilité infinie qu'il porte à tout ce qu'il entreprend, Georges Clairin a brossé en quelques heures uniquement pour ses amis du *Théâtre*, cette admirable toile dont nous sommes heureux de leur offrir la primeur.

Cliché Boyer. METTERNICH (M. André Calmettes)

Sixième acte. — Une autre pièce du palais de Schœnbrünn, non moins somptueusement reproduite que le Salon des laques. C'est celle où l'Aiglon va mourir, une salle simple, austère... Le duc de Reichstadt se traine épuisé jusqu'au lit de camp où son souffle va s'éteindre. Il a une sorte de robe de chambre s'ouvrant sur une chemise en mousseline blanche, molle. Il porte une petite culotte en satin gris.

Partout, sur la table, des violettes que le duc respire de temps en temps ou avec lesquelles il joue languissamment. Toutes les toilettes sont à l'unisson, presque déjà deuil. Une seule note éclatante, la robe rouge du cardinal-archevêque de Vienne qui va donner l'absolution au moribond.

* * *

On m'excusera d'avoir donné tout ce développement à la description de la mise en scène. Le cadre de *l'Aiglon* avait une importance de premier ordre pour l'œuvre et méritait qu'on s'y arrêtât avec quelque insistance. Que ce côté accessoire du théâtre, la mise en scène, tienne quelquefois trop de place dans les pensées des directeurs et des auteurs, je n'en saurais disconvenir ; mais cet abus n'est vraiment à signaler que dans les sujets bourgeois contemporains. Si Dumas et Augier avaient abordé le drame historique, nul doute qu'ils n'eussent accordé à la mise en scène le prix qu'elle mérite dans ces reconstitutions. Et puis, quand on a ce don au degré où l'ont reçu du ciel Madame Sarah Bernhardt et M. Rostand, on fait de l'art et du grand art en donnant à *l'Aiglon* une aire digne de lui.

GASTON JOLLIVET.



L'ARCHIDUCHESSE (Mlle Chr. Preval) LE DUC DE REICHSTADT (Mme Sarah Bernhardt)

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

L'AIGLON (Acte II)

L'HISTOIRE, PAR FRÉDÉRIC MASSON

Ce drame en vers qui fait courir tout Paris est-il de l'Histoire ?

Voilà ce qu'on se demande et à quoi l'on peut hardiment répondre d'une façon affirmative : Il est de l'Histoire — en admettant qu'il y ait eu jusqu'ici une histoire de Napoléon II. Il est de l'Histoire — en admettant qu'on prenne pour éléments d'histoire les récits légendaires qui ont été publiés et tous, avec une conscience admirable, M. Rostand les a lus, les a digérés, se les est assimilés, et les a développés.

Sans doute, il a porté à utiliser ces témoignages les droits du poète et il y a mis la part de romanesque qui convient au théâtre. Certains de ses personnages sont de pure imagination, comme son grenadier Flambeau, le type que le public s'accorde à trouver le mieux venu, comme le Tailleur, incarnation de la jeunesse Jeune-France; mais, dans la légende telle qu'elle a été écrite par Montbel et Prokesch, tous les autres personnages disent quelques mots du rôle que l'auteur de *Cyrano* a développé pour eux : ainsi, Prokesch lui-même, Metternich, Fanny Essler, l'Archiduchesse, la comtesse Camerata, l'attaché de l'Ambassade de France, Dietrichstein, Obenaus, Hartmann, Standeiski, etc. Nul ne fera un reproche à M. Rostand d'avoir introduit, dans le sombre de son drame, la jolie physionomie de Thérèse et d'avoir donné place ainsi à des scènes d'amour qui sont entre les plus touchantes et les plus heureuses de sa pièce. Ce n'est guère que sur l'attitude



Clichés Boyer. L'EMPEREUR FRANZ (M. Ripert)



GENTZ (M. Larocho)

prêtée à Marie-Louise et sur le caractère qui lui est donné, qu'il y aurait à établir des réserves; mais on conçoit fort bien que l'auteur de *l'Aiglon* s'y soit mépris, et peut-être, en présentant telle qu'il la montre la mère du duc de Reichstadt, la rend-il moins antipathique et plus excusable.

* * *

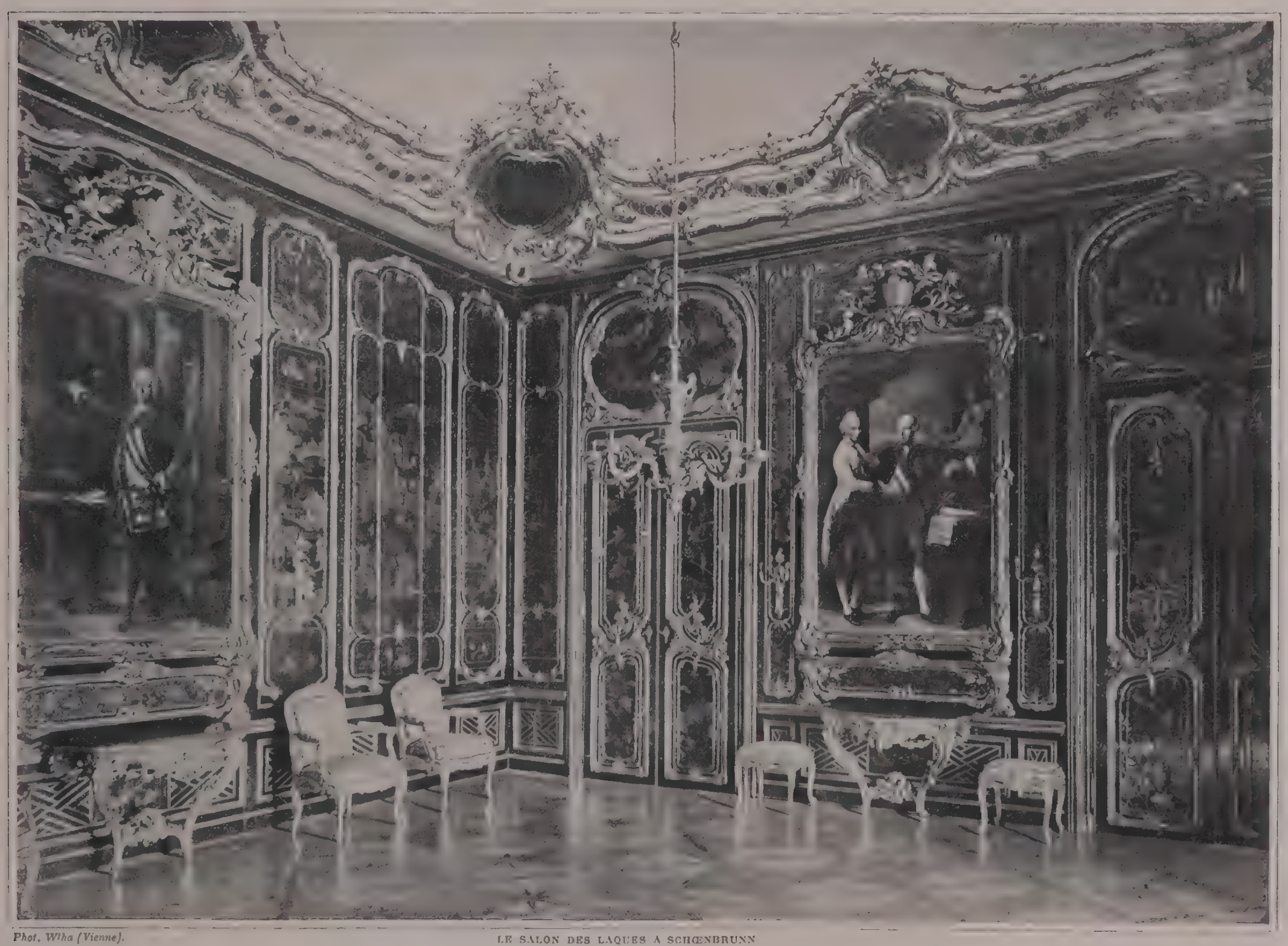
Pour donner une idée complète de la façon, à la fois ingénieuse et lyrique, dont M. Rostand utilise les bribes de légende qui nous sont parvenues, il faudrait prendre la brochure — qui n'a point encore paru — et en annoter chaque page ; ce serait là le plus curieux des enseignements et la plus flatteuse des apologies. A défaut d'une telle analyse, qui ne se pourra faire que la brochure en main, un exemple au hasard :

Une des tirades que Madame Sarah Bernhardt fait chaque soir le plus applaudir et qui portent le mieux, est celle où, en beaux vers, le duc de Reichstadt dit qu'*il n'est pas prisonnier, mais...* C'est là la transposition et le développement de la réponse faite par le comte de Dietrichstein à Barthélemy, insistant pour présenter au prince son poème de *Napoléon en Égypte*. Barthélemy, comme on sait, avait fait tout exprès le voyage de Vienne. Après bien des difficultés, il avait obtenu d'être reçu par le gouverneur du duc de Reichstadt et de lui exposer sa requête. A bout d'arguments : « Il paraît, d'après « cela, monsieur le comte, avait-il dit à M. de Dietrichstein, que le « fils de Napoléon est bien loin d'être aussi libre que nous le supposons en France? » — Réponse : « *Le prince n'est pas prisonnier,* « *mais...* il se trouve dans une position toute particulière. »

De ce « *mais...* » peut-être authentique mais aussi peut-être quelque peu arrangé par Barthélemy, M. Rostand s'empare. Il l'éclaire en le mettant dans la bouche même du duc de Reichstadt et il fait, de ce petit mot perdu dans les notes jointes à l'admirable poème *le Fils de l'Homme*, l'occasion d'un de ses couplets les plus éloquents.

* * *

M. Rostand a donc, et ce très petit exemple suffit à le prouver, employé avec un soin jaloux tous les éléments que lui apportaient les témoignages, même parallèles, d'où résultait une notion sur l'état d'esprit des Autrichiens, entourant le duc de Reichstadt. Il n'a négligé aucune des sources où l'on a pris accès jusqu'ici, mais, de ces sources, l'eau est si trouble et si chargée de microbes menteurs qu'on les croirait captées par des ingénieurs et destinées à l'alimentation de la Ville de Paris. On annonce, il est vrai, qu'un historien autrichien, connu par d'excellents travaux sur le séjour des frères et sœurs de Napoléon en Autriche, M. Édouard Wertheimer, prépare, en ce moment même, une histoire du duc de Reichstadt d'après les papiers conservés chez le prince de Montenuovo et qu'il va publier d'abord une série de lettres écrites par Napoléon II au comte de Neipperg. Sans doute, si, comme il n'en faut pas douter, l'étude de M. Wertheimer est à la fois bien informée et indépendante, l'on y rencontrera des éléments d'histoire qui jusqu'ici ont entièrement échappé. L'on ne saurait en effet aux deux livres



Phot. Wlha (Vienne).

LE SALON DES LAQUES A SCHŒNBRUNN

Photographie ayant servi pour l'établissement du décor de M. Jambon (actes II et III)

publiés, celui de M. le comte de Prokesch-Osten et celui de M. de Montbel, accordé la moindre créance. J'ai démontré ailleurs que, sur les assertions les plus importantes et les plus décisives, comme celle du voyage de la comtesse Camerata à Vienne, comme celle de la tentative bonapartiste pour approcher le duc de Reichstadt, proposer à Metternich de rétablir l'Empire avec Napoléon II pour empereur, M. de Prokesch — et Montbel qui le répète — sont en contradiction formelle avec les dates et avec les faits acquis.

A partir du moment où le Roi de Rome a quitté Rambouillet les témoignages certains se font rares ; ils cessent entièrement le jour où, après Madame de Montesquiou, après Madame Soufflot, Madame Marchand, qui la dernière est restée près de l'Enfant roi, est renvoyée en France. La nuit se fait dès lors — la nuit comme au Spielberg, — et le duc de Reichstad n'est point sorti de Schœnbrünn pour dire, comme Silvio Pellico, Maroncelli ou Andryane, les tortures morales de sa captivité dorée. Il en est sorti, oui — mais pour être porté en grande pompe aux Capucins de Vienne ; la clef de sa bière a été déposée au trésor de Sa Majesté Apostolique, et l'on a pris soin que la pierre du tombeau fût lourde, tant, il semble, on craignait qu'un secret ne s'en échappât.

De 1816 à 1832, rien ! Mais ce rien ne dit-il pas tout ce qu'on cache ? Si, en publiant les lettres intimes, affectueuses et tendres, écrites par le duc de Reichstadt au comte de Neipperg, l'amant de sa mère, M. Wertheimer vient prouver, comme on dit qu'il va le faire, que l'enfant, le jeune homme — Neipperg est mort le 22 décembre 1828 et le duc de Reichstadt avait alors



LES RUINES ROMAINES DANS LE PARC DE SCHŒNBRUNN
ACTE IV. — *Décor de M. Lemeunier*

dix-sept ans passés — ignorait tout alors de l'histoire de son père et de la vie de sa mère au point de recevoir de ce Neipperg des avis, des conseils et des remontrances ; si, à cela vient s'ajouter, ce qu'on sait déjà, que Sa Majesté l'empereur François avait donné comme compagnon à son petit-fils le fils aîné de ce même Neipperg et que ce jeune Neipperg s'était employé de son mieux à distraire le prince en le conduisant dans des loges d'actrices, est-ce que ce n'est pas assez pour l'acte formidable d'accusation que l'histoire dressera contre la maison de Lorraine ? Ah ! sans doute, on n'a pas tué cet enfant ; on ne lui a pas mis douze balles dans le corps — il avait du sang impérial et on ne le répand pas ainsi ; on ne lui a pas glissé dans les veines un poison subtil, comme l'ont cru tous les contemporains ; mais il est de pires supplices que le poison et la fusillade ; il est de pires attentats que de tuer un corps : c'est de flétrir une âme.

* * *

Peut-être n'est-il pas dans l'histoire de figure plus dramatique et, j'ose dire, plus satanique que celle de Neipperg. Ce n'est que des bribes qu'on a recueillies jusqu'ici. Ce qu'on sait est presque insignifiant. Ce qui est écrit est nul. Seul, un auteur dramatique, — mais combien curieux d'histoire, combien renseigné, combien intuitif ! — a senti quel parti il y aurait à tirer du personnage. Encore M. Victorien Sardou ne l'a mis en scène dans *Madame Sans-Gêne* que par un épisode imaginé ; mais qu'on suive Neipperg à Paris d'abord en l'année 1810, à Stockholm, à Naples, à Aix-les-Bains, à Vienne, qu'on le voie se pénétrer de haine et d'envie aux fêtes du Mariage où l'Empereur le flétrit de l'Aigle d'or de la Légion, provoquer la trahison de Bernadotte, provoquer



Cliché Boyer. PRINCESSE GRAZALCOWITZ (Mlle Marie Grandet)

Cliché Boyer. LA PRINCESSE (Mlle Saryta)



Clichés Boyer.

L'ARCHIDUCHESSE
(Mlle Chr. Préval)



THÈRÈSE
(Mlle Renée Parny)



COMTESSE CAMERATA
(Mlle Blanche Dufrêne)

ACTE IV

Phot. Von A. Wimmer.

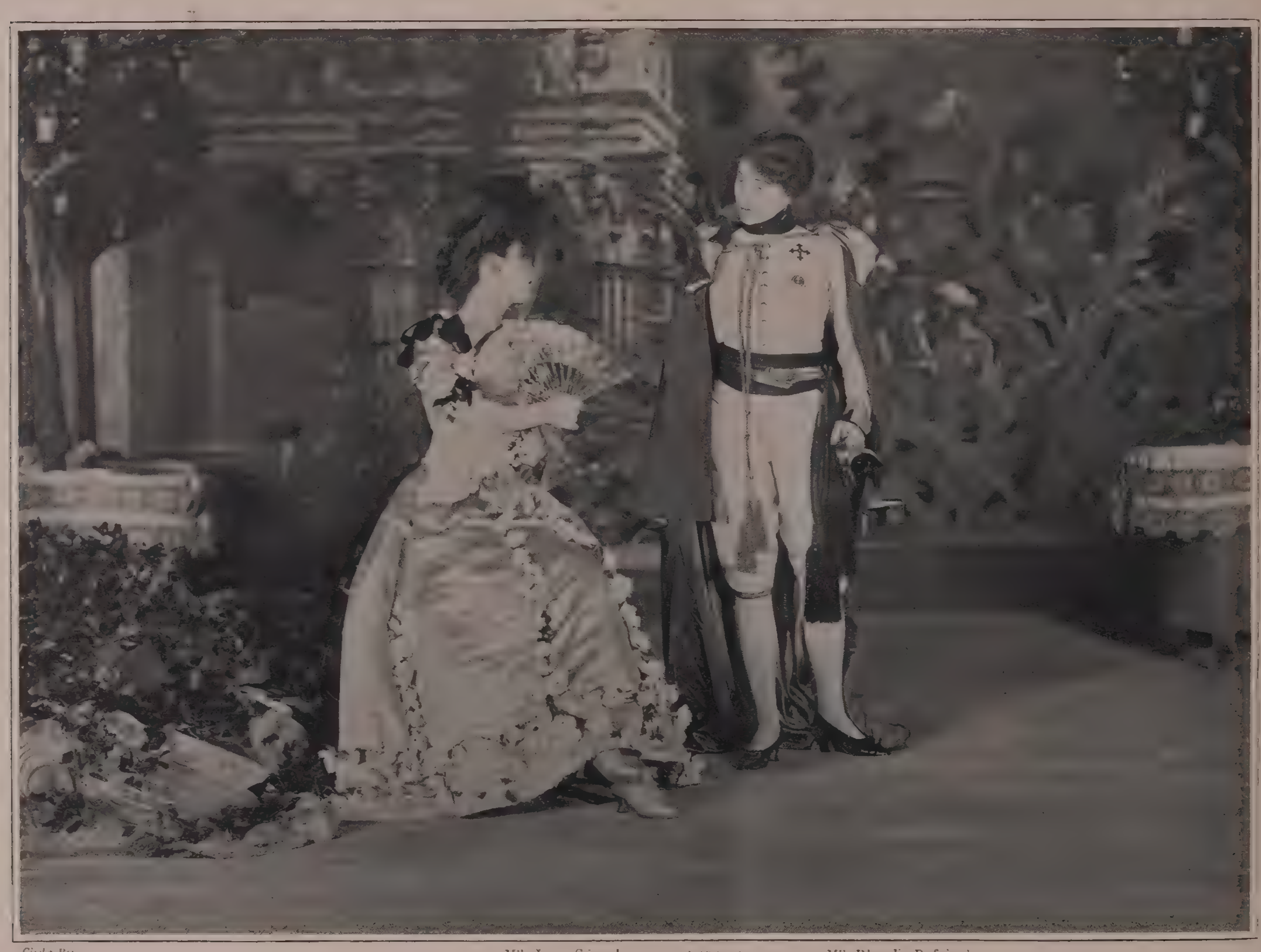
Les Ruines romaines dans le parc de Schœnbrünn (Vue prise d'après nature)

ensuite la trahison de Murat, déterminer par là la chute de l'Empire ; puis, à Aix-les-Bains, ravir à l'Empereur sa femme et son fils : de la femme, faire sa maitresse, du fils, son élève et son obligé ; se retourner contre Murat, le vaincre et détruire le dernier des royaumes napoléoniens ; régner à Parme sous le nom de Marie-Louise et s'introduire à Schœnbrünn dans l'esprit du duc de Reichstadt, au point que ce soit l'approbation de Neipperg que mendie le fils de l'Empereur ; qu'est-ce là, si ce n'est pas du génie !

Mais Neipperg n'est pas mis en cause par M. Rostand. A l'époque où se passe le drame, Neipperg est mort. Son étrange figure a donc échappé au poète qui eût pu tirer d'elle, et je n'en veux pour preuve que le portrait qu'il a fait de Metternich, les plus dramatiques effets. Il s'est davantage arrêté à Marie-Louise, et c'est sur elle qu'il faut s'expliquer.

* * *

C'est là, semble-t-il, l'écueil principal de la pièce de M. Rostand. Passe pour le premier acte qui est d'exposition nécessaire, quoique, de fait, le caractère y soit posé et que, dès lors, on le sente faux et contraire à toutes les données d'histoire. Mais au quatrième, l'acte du bal masqué, si bien que soit disposé le public et si enthousiaste qu'il se montre, le heurt est si vif qu'il provoque un mouvement de désapprobation. La scène d'amour entre Marie-Louise et Bombelles qu'interrompt le duc de Reichstadt choque à tous les points de vue : d'abord, parce qu'il déplait de



Cliché Boy. FANNY ESSLER (Mlle Lucy Gérard) COMTESSE CAMERATA (Mlle Blanche Dufrêne)

ACTE IV

voir ce colletage entre le fils et l'amant ; puis — surtout, peut-être — parce qu'on sent ici le faux et que rien n'est vrai, pas plus Bombelles que Marie-Louise. Bombelles, d'abord, ce fils de l'ancien ambassadeur de Louis XVI, né presque, et en tout cas, dès la prime enfance, élevé hors de France avec sa mère, amie intime de Madame Élisabeth, avec son père, entré dans les ordres après son veuvage ; ce Bombelles, grandi à la cour protocolaire d'Autriche, en admiration et en respect devant ce qui touche à l'Auguste Famille Impériale, qui a débuté chambellan, et en même temps lieutenant-colonel dans les armées de Sa Majesté Apostolique, n'est point si mal instruit de l'étiquette et si ignorant de l'histoire qu'il se permette d'interroger l'Impératrice, duchesse de Parme — et sur Napoléon ! N'a-t-il pu prendre ses renseignements en France, où il est rentré à la Restauration, où il a été gentilhomme de la Chambre du Roi, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis et colonel d'un régiment ? C'est vrai qu'il en est ressorti le jour où le drapeau tricolore a chassé le drapeau blanc, et que ç'a été pour combattre de nouveau la Révolution et la France ; et c'est à ce Verdet, à ce catholique, à cet émigré que M. Rostand prête des sentiments d'admiration ou du moins de curiosité sur l'Empereur. Il est pourtant une preuve sensible et que l'auteur de *l'Aiglon* eût pu connaître de l'exaspération de la haine iconoclaste de ce Bombelles contre Napoléon.

En quittant les Tuileries, Marie-Louise avait emporté à Vienne l'admirable toilette que Prud'hon avait dessinée et que la Ville de Paris lui avait offerte à l'occasion de son mariage. En



Typogravure Goupil, Paris.

THÉATRE SARAH-BERNHARDT

L'AIGLON

argent doré et en lapis lazzuli, il y avait une psyché où les nefs de la Ville servaient de base aux colonnes et où le fronton présentait l'Empereur et l'Impératrice unis par les Génies de la France et de l'Autriche sous les auspices de l'Amour, et c'était une merveille véritable les figures en haut relief de Napoléon et de Marie-Louise, et les génies appuyés aux aigles héraldiques des deux maisons. Puis, avec la psyché, allait la table couverte de ses boites d'or et de ses flacons de cristal et d'or, avec l'admirable miroir que soutenaient des déesses dansantes; au devant, c'était le fauteuil aux bras supportés par la Beauté enchaînant l'Amour — et on se souvient de l'eau-forte qu'en a gravée Jules de Goncourt d'après le dessin de Prud'hon. Nulle égale merveille dans l'art décoratif français. L'un des plus grands artistes de tous les temps en avait donné les lignes et surveillé la sculpture que Roland avait exécutée, tandis que Thomire soignait la fonte et qu'Odiot terminait les ciselures. Il en avait coûté



Cliché Boyer. L'ATTACHÉ FRANÇAIS (M. Schutz) — L'ARCHIDUCHESSE (Mlle Chr. Préval) — TIBURCE (M. Scheller) — UN GARDE NOBLE (M. Lemarchand) — OLGA (Mlle Redzé)

ACTE IV

520,386 francs à la Ville — au lieu de 580,432 francs que demandaient les artistes — et c'était peu, pour ce que valait cette garniture unique et sans prix. On a dit que, traduits par le sculpteur et par l'orfèvre, les dessins de Prud'hon avaient perdu de leur légèreté et de leur grâce, mais qui eût pu modeler un Prud'hon sinon Prud'hon même, ou quelque Clodion? D'ailleurs nul de nos contemporains n'en a pu garder souvenir; sauf des fragments de statuettes que possédait M. Marcile, sauf le fronton de la psyché fondu en bronze à un unique exemplaire sur le plâtre original qu'avait conservé Prud'hon, rien n'en subsiste. Cette toilette, transportée à Parme, tolérée par Neipperg, offusquait M. de Bombelles. Il la fit briser, piler le cristal, fondre le métal. Cela produisit 125,000 francs, qu'on donna aux victimes du choléra.

N'est-ce pas assez significatif cet acharnement contre un chef-d'œuvre parce que, en une des pièces, une seule, l'Empereur

ACTE V. — *LA PLAINE DE*



Cliché Boyer. PROKESCH (M. Deneubourg)

est représenté, que cela parle de lui, que cela rappelle Paris, l'Empire et le mariage? En vérité, cela contredit quelque peu le Bombelles de *l'Aiglon.*

Mais combien plus encore la Marie-Louise de l'histoire contredit la Marie-Louise de M. Rostand!

* * *

Il n'est point simple d'établir en si peu de lignes, la psychologie d'un être, de la rétablir bien plutôt, car sur Marie-Louise aussi les légendes sont accumulées, et en voici de nouvelles qui prendront l'essor de cette aire de *l'Aiglon.* Marie-Louise *un grelot!* Marie-Louise une flirteuse! Marie-Louise un être de légèreté, un papillon d'amour venant se brûler les ailes à des lampions plus ou moins brillants! qui a dit cela? C'est tout autrement que je la vois et j'ai assez remué de papiers, assez copié de comptes, assez regardé de lettres pour avoir pris une opinion. Sans doute, il est impossible ici d'en donner des preuves, de suivre, dans les détails qui seuls fourniraient des indices certains, le développement du caractère, mais j'espère qu'on me fera crédit jusqu'au volume qui paraîtra l'an prochain et qu'on acceptera jusque-là sans scrupule mes affirmations et mes conclusions.

Marie-Louise est incompréhensible si l'on n'a point la notion nette de ce qu'est son père qu'elle reproduit exactement au moral. Si elle n'a pas tous les traits de son visage, elle a reçu toute l'hérédité de son cerveau. Ce cerveau est singulièrement étroit. L'Empereur François est un animal d'intérieur, ne s'attachant qu'aux minuties, vivant étrangement renfermé, ayant le besoin impérieux d'une femme. Il les aime au point qu'il les tue par une fidélité de satyre dévot. Il en a eu quatre : la première, Élisabeth-Louise-Wilhelmine de Wurtemberg, épousée en 1788, n'a résisté que deux ans et est morte le 18 février 1790. La deuxième, Marie-Thérèse de Naples, qu'il a épousée après sept mois de veuvage, le 19 septembre 1790 — encore

WAGRAM. — Décor de M. Lemeunier

le mariage par procuration a-t-il été célébré un mois avant, le 15 août — a montré une étrange force : elle a duré dix-sept ans, durant lesquels elle a eu treize enfants vivants, sans compter les fausses couches. Épuisée, elle meurt le 13 avril 1807, et le 6 janvier 1808, neuf mois après, l'Empereur épouse sa cousine, Marie-Louise-Béatrix, fille de l'archiduc Ferdinand, de la branche Brisgau-Este-Modène. Elle dure huit ans, meurt le 7 avril 1816, et le 29 octobre, six mois plus tard, l'Empereur épouse Charlotte-Auguste de Bavière, divorcée en 1814 de Guillaume de Wurtemberg à qui elle avait été mariée en 1808. Ainsi point d'interrègne; point de deuil, et ce n'est pas pour assurer la succession du trône que cet *uxorius* empereur convole ainsi. Outre ses treize enfants, François Ier a eu quatorze frères et sœurs; il a eu douze oncles et tantes. Il ne manque point d'archiducs; on en entretient des pépinières dans toutes les grandes villes d'Autriche, de Hongrie, de Bohême et d'Italie. Mais c'est ici besoin de nature et raison de santé.

Tant qu'il les a, il les adore et elles le mènent — à condition toutefois qu'elles ne se trouvent point en lutte avec la Chancellerie, le Conseil Aulique, l'organisme savamment combiné par l'Oligarchie allemande, par qui l'Empereur et l'Empire sont étreints dans un étau. Qui règne? Non pas François, mais Thugut, Cobenzel et Metternich, comme avant François, Kaunitz, et, sous eux, la Bureaucratie. Certes, en matière de gouvernement, l'Empereur a une idée : l'horreur de la Révolution, mais hormis cette haine, et la conviction qu'il est la Majesté Très Sacrée, rien. D'ailleurs grande simplicité d'allures, timidité presque sauvage, disposition au soupçon : il s'enferme et se cloître, pourvu que ce soit avec sa femme, n'importe laquelle — et il laisse agir ceux dont c'est le métier de faire aller la machine. Il a la conviction que ses intérêts étant les leurs, sa monarchie, soutenue par les aristocrates et par les prêtres, ne peut périr. Ceux qui le mènent le trouvent donc toujours prêt à ce que commande leur politique. Il ne résiste pas plus à



Cliché Boyer. LE GÉNÉRAL HARTMANN (M. Teste)



Typogravure Goupil, Paris.

G. CLAIRIN. — LA PLAINE DE WAGRAM (Fragment)

L'AIGLON. — ACTE V

signer des traités qu'à les déchirer, à marier sa fille, qu'à rompre avec son gendre. Il ne faut pas plus lui attribuer ses succès que ses revers ; il est une marionnette dont tient les fils cette association mystérieuse que Napoléon devina trop tard, par qui il fut abattu, détenu et tué : l'Oligarchie européenne.

* * *

Marie-Louise tient de cette hérédité un cerveau médiocre et un tempérament marital. Élevée dans les Résidences comme elle eût pu l'être dans le couvent à la clôture la plus sévère, elle a appris quantité de mots et n'a pas reçu une idée. Elle sait beaucoup de langues, de dates, de menus faits ; elle exerce aussi des talents d'agrément comme il en faut aux pensionnaires. Elle a naturellement embrassé toutes les idées religieuses et politiques de sa famille et de sa maison. Elle hait Napoléon quatre fois vainqueur de l'Empire, deux fois conquérant de Vienne; elle hait le meurtrier du duc d'Enghien, continuateur des assassins de Louis XVI ; elle hait le persécuteur du Pape, le destructeur des Jésuites. Ce n'est pas un homme c'est l'Antechrist. Pour son imagination d'enfant, c'est l'Ogre.

Elle épouse l'Ogre. De loin, elle en a eu très peur. De près, c'est lui qui est intimidé. Sauf le mari, aux Tuileries, à Compiègne, à Saint-Cloud, à Trianon, à Rambouillet, la même vie, le même cloître qu'à Schœnbrünn et à Laxenbourg. Elle a une gouvernante, sa dame d'honneur, à laquelle elle s'attache passionnément, comme, à Vienne, elle avait fait à son Aya. Elle a un médecin ; elle l'aime ; un peintre, elle l'aime. C'est tout ce qui l'approche. L'Empereur l'a enfermée dans ses palais sous quatre femmes rouges qui exécutent leur consigne en amazones. Nulle résistance. Marie-Louise aime même ses gardiennes et, docilement, se laisse aller à ce que lui commande l'étiquette. Elle est très bête, pis, sotte. Elle n'a qu'un talent réel et qui montre bien combien elle fut inoccupée en ses diverses prisons, faire remuer son oreille, sans bouger les autres muscles de sa figure. Elle aime physiquement l'Empereur. Elle l'aime beaucoup trop, dit Corvisart. Très contente, de plus, d'avoir de belles robes et de beaux bijoux, de pouvoir faire des cadeaux à sa fantaisie : car, à Vienne, elle a été très privée.



Cliché Boyer — ACTE VI. — *La Chambre du duc de Reichstadt* — Décor de M. Lemeunier.

Les désastres arrivent ; nettement, formellement, elle est avec son mari ; elle ne comprend pas que son père l'ait sacrifiée et tourne contre elle. Elle a des colères, elle écrit des lettres, elle se joint aux Bonaparte et marche pour eux. A Blois, elle est près de les choisir : mais l'aristocratie européenne veille. Des chambellans se trouvent pour l'amener à Rambouillet vers son père. Là, une conspiration se noue pour prouver à cette femme que son mari qu'elle aime, l'a trompée. On paie des laquais pour le lui dire, le lui prouver. C'est un déchirement. Pourtant, quoiqu'elle consente à partir pour l'Autriche, elle aime encore Napoléon, elle compte le rejoindre. Mais, à Vienne, avec quel art on l'en détache, avec quelle science de la femme on mortifie en elle la femme et l'Impératrice ! Si elle cède, un trône ! Si elle résiste, nul rang, nul traitement, nulle place. Elle cède, elle n'ira point à l'île d'Elbe. Mais ce n'est pas assez, il lui faut une occupation, une distraction, un maître : et on le lui donne, et ce sera Neipperg. Par tous les moyens de persuasion et de contrainte, on s'efforce à la tenter. Le soir où elle s'abandonne est un soir heureux pour l'Autriche. On illumine.

A cet amant, devenu par je ne sais quels artifices religieux une façon d'époux, alors que l'autre, le vrai, est vivant, elle reste bourgeoisement, absolument fidèle. De lui elle a des enfants :

trois au moins. D'ailleurs, il ne faudrait pas qu'elle bronchât, Neipperg est homme à se faire obéir. Il mène tout, la maison, les duchés, la femme. Lorsqu'il meurt, le 22 décembre 1828, c'est une grande désolation. Quatre mois après, Marie-Louise écrit à un de ses serviteurs français : « Vous qui avez connu le défunt, qui avez été à même d'apprécier ses vertus et ses brillantes qualités, vous êtes à même de juger ce que j'ai perdu et le chagrin que je dois éprouver. La seule consolation qui me reste est la persuasion qu'il est heureux près de Dieu et celle de ne l'avoir pas abandonné jusqu'au dernier moment, d'avoir pu lui prodiguer mes soins pendant toute sa cruelle maladie. »

Quatre ans plus tard, le 22 janvier 1832, elle écrit : « Dieu veuille que l'année que nous venons de commencer soit plus heureuse que la précédente, ou au moins plus calme. Je l'espère, vu les mesures efficaces que les Puissances viennent de prendre. Je crois aussi et j'ose dire qu'elle n'aurait pas été telle pour moi si le bon général avait encore vécu, mais, dans l'affliction continuelle que me cause sa perte, je n'ai pas pu m'empêcher de me dire que, pour lui, c'était un bonheur de n'y avoir pas survécu ; il n'aurait pas résisté à l'ingratitude de tant de gens ! »

Et c'est alors, les révolutions arrivant, que la Cour de Vienne donne à Marie-Louise pour grand maître, pour guide et pour *régent*, d'abord le baron Mareschal, puis, en 1833, le comte Charles de Bombelles, dont elle est sûre. En 1833, entendez-vous? Après les Journées de juillet, M. de Bombelles s'est retiré à Turin près de son frère, ministre d'Autriche près le roi de Sardaigne, et c'est de Turin qu'il est appelé à Parme pour y remplir sous des auspices et pour le compte de l'Autriche la place la plus haute de la Cour et des duchés. Cela déjà n'est point fait pour un jeune homme, mais d'ailleurs le comte de Bombelles n'est pas un freluquet. Il est né en 1785, et il a quarante-huit ans.



Cliché Boyer.

METTERNICH (M. André Calmettes) — MARIE-LOUISE (Mlle Maria Legault) — LE DUC DE REICHSTADT (Mme Sarah Bernhardt) — THÉRÈSE (Mlle R. Parny) — COMTESSE CAMERATA (Mlle Bl. Dufrêne) — L'ARCHIDUCHESSE (Mlle Ch. Préval) — PROKESCH (M. Deneubourg)

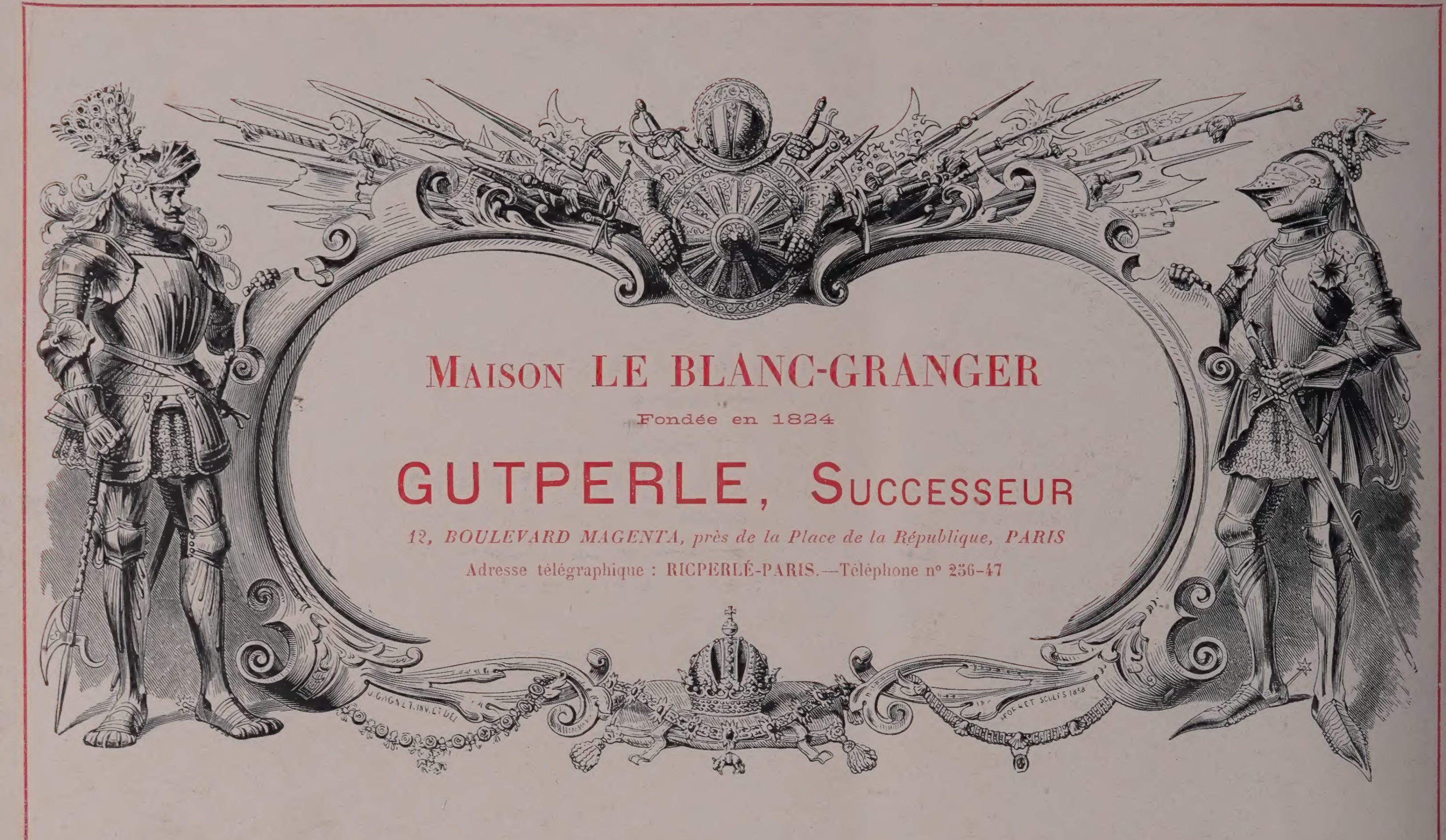
ACTE VI. — *La Mort*

* * *

Il faudra bien que, quelque jour, cette histoire soit écrite. Mais jusqu'ici, sur Napoléon II surtout, puis sur les personnages accessoires, on est réduit à la légende et elle apparait si confuse et si imprécise, si inexacte et si contradictoire, que, si l'on prétend mettre ce nom au théâtre, le mieux serait peut-être de se libérer d'elle et, sinon de la rejeter entièrement, au moins de n'en conserver que ce qui s'adapte aux déductions psychologiques. La preuve en est faite d'ailleurs : où M. Rostand a été le plus poétiquement, et peut-être le plus historiquement inspiré, c'est lorsque, mettant de côté résolument les traditions menteuses, il s'est laissé uniquement aller à son imagination et à son rêve.

FRÉDÉRIC MASSON.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : Gs BLONDIN.



FOURNITURES SPÉCIALES POUR LE THÉATRE

Bijoux, Armes, Armures, Ceinturonnerie et Escarcelles sur tous les styles, fournitures pour grande mise en scène, opéras, féeries, figurations, ballets, etc.

FABRIQUE A TOUS LES PRIX SELON LES DEMANDES

Fournisseur de l'Opéra, du Théâtre-Français et des principaux théâtres étrangers

OBJETS D'ART

Armures complètes, Panoplies d'Armes pour salles d'armes, salles de billard, artistes peintres, sculpteurs, bals, soirées, etc.

Gilets secrets garantissant du poignard et de la balle de revolver de 12 millimètres

18 MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS

Paris, 1885 — Londres, 1862 — Paris, 1864 — Vienne, 1885 — Paris, 1878, or — Havre, 1887, or — Paris, 1889, or.